Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Herbert George Wells

LE TRÉSOR DE M. BRISHER

(1899)

Traduction de Henry-D. Davray et B. Kosakiewicz

Table des matières

– Vous ne sauriez choisir avec *trop* de soin la personne que vous épouserez, déclara M. Brisher, tandis que ses doigts boudinés caressaient méditativement la barbe qui dissimulait son absence de menton.

– C'est pour cela que… aventurai-je.

– En effet ! approuva M. Brisher, hochant significativement la tête, avec une expression solennelle dans ses yeux gris-bleu aux paupières chassieuses, et il m'envoya, en se penchant vers mon oreille, une haleine empuantie d'alcool. – Il y a des tas de femmes que je pourrais vous nommer, ici, dans cette ville, qui ont essayé de m'engluer… pas une n'a réussi, pas une.

J'inspectai, d'un coup d'œil, la mine rubiconde, l'avantageuse rotondité de M. Brisher, le majestueux laisser-aller de son accoutrement, et je poussai un soupir en songeant qu'à cause de l'indignité des femmes, il était condamné à être le dernier de sa race.

– Dans mon jeune temps, j'étais un gaillard d'attaque, reprit M. Brisher. Ma vie n'a pas toujours été facile, mais je l'ai prise au sérieux et je m'en suis tiré…

Il posa les coudes sur la table du débit et parut se demander si ma discrétion serait à la hauteur de ses confidences.

J'éprouvai un agréable soulagement quand il reprit la parole.

– J’ai été fiancé une fois, dit-il, le regard rétrospectivement fixé sur les maculatures du marbre.

– À ce point-là ! commentai-je, laconiquement.

Il leva la tête.

– À ce point-là ! Le fait est…

S’étant assuré que personne ne pouvait l’entendre, il approcha sa figure tout contre la mienne, feignit, d’un geste de sa main sale de repousser un monde hostile, et répéta, en baissant la voix :

– Le fait est que si elle n’est pas morte, ni mariée à un autre je suis encore fiancé… encore maintenant !

Il confirma ses paroles par des hochements de tête et des contorsions faciales, puis il interrompit sa pantomime pour sourire à ma surprise.

– Encore maintenant !… Oui, *moi*… Mais j’ai pris la fuite, daigna-t-il expliquer, en fronçant les sourcils. J’ai pris la fuite… je suis rentré chez moi… Et ce n’est pas tout, – continua-t-il, – vous ne le croiriez pas, mais j’ai trouvé un trésor, oui un véritable trésor !

Je m’imaginai qu’il faisait de l’ironie et n’accueillis peut-être pas avec un étonnement suffisant son affirmation réitérée.

– Oui, s’obstina-t-il, j’ai trouvé un trésor et j’ai pris la fuite… Je vous le disais bien que je vous épaterais avec toutes les aventures qui me sont arrivées.

Pendant quelques minutes, il se contenta de rabâcher qu'il avait trouvé un trésor et pris la fuite. Je m'abstins de quémander banalement la suite de l'histoire, mais je témoignai d'une sollicitude attentive envers la soif de M. Brisher et ramenai bientôt la conversation sur la fiancée abandonnée.

– C'était une jolie fille, dit-il, – et je crus démêler une certaine mélancolie dans sa voix, – une jolie fille, et parfaitement honnête.

Il écarquilla les yeux et pinça les lèvres pour donner l'idée d'une honnêteté parfaite que nous ne saurions concevoir, nous autres, gens d'un autre âge.

– C'est bien loin d'ici… près de Colchester. À cette époque, je me trouvais à Londres… je travaillais dans le bâtiment. J'étais un gaillard d'attaque, en ce temps-là, je vous assure. Svelte, élégant, nippé comme pas un… avec un chapeau, un haut de forme… La main de M. Brisher bondit au-dessus de sa tête vers l'infini, pour indiquer le haut de forme d'une élévation à nulle autre pareille… – et un parapluie superbe, avec un manche de corne… et des économies, un livret de caisse d'épargne… Je prenais la vie au sérieux.

Il demeura quelques minutes rêveur, se remémorant, comme nous le ferons tous tôt ou tard, les splendeurs évanouies de la jeunesse. Mais il se garda bien, ainsi qu'il est prudent de le faire dans un débit de boissons, d'en tirer l'évidente morale.

– Je fis sa connaissance par l'intermédiaire du fiancé de sa sœur, qui était un camarade à moi. Elle habitait chez une de ses tantes qui tenait un commerce de charcuterie… et qui n'admettait pas la bagatelle. Elle était stricte, la tante, et pointilleuse… d'ailleurs, ils l'étaient tous dans la famille… et elle ne voulait pas que la fiancée sortît seule avec mon camarade… elle exigeait que la sœur, celle que je courtisais, les accompagnât

toujours. C'est pour cela que le camarade m'emmenait avec lui, pour s'éviter l'encombrement, en quelque sorte. Le dimanche après-midi, on se baladait dans le parc de Battersea, moi avec mon tube, le copain avec le sien et nos cavalières sur leur trente et un. Il n'y en avait pas beaucoup dans le parc pour nous faire la pige… Elle n'était pas ce que vous appelez une fille superbe, mais je n'en ai jamais rencontré d'aussi gentille. J'eus du premier coup un béguin pour elle, et, c'est pas moi qui devrais le dire, mais elle en pinçait rudement pour moi. Vous savez bien ce que c'est, n'est-ce pas ?

Je prétendis que je le savais, en effet.

– Et quand mon copain eut épousé la sœur, comme nous étions de grands amis, il m'invita à aller le voir à Colchester, tout près de l'endroit où *elle* vivait. Naturellement, je fus présenté à ses parents et, ma foi, peu de temps après, elle et moi, nous étions fiancés…

Il répéta : « fiancés. »

– Elle était revenue auprès de ses parents, et elle vivait là, comme une dame, dans une très jolie petite maison avec un jardin… C'étaient des gens bien honnêtes, pour sûr, et riches même, aurait-on pu dire. Leur maison était à eux… Ils l'avaient achetée à la Société des Maisons à Bon Marché, et presque pour rien parce que le propriétaire d'avant était en prison pour vol… Ils possédaient aussi quelques terres et des bicoques… et de l'argent placé… On peut dire qu'ils avaient du foin dans leurs bottes. Moi, ça m'allait ! Et du mobilier aussi… Ils avaient même un piano ; Jane… elle s'appelait Jane, en jouait le dimanche, et elle ne s'en tirait pas mal du tout. Il n'y avait pas un seul air, dans le livre de cantiques, qu'elle ne sût jouer… On en a passé des soirées à chanter des cantiques, moi, et elle et sa famille. Son père était fameux à l'église pour les cantiques. Si vous l'aviez vu, le dimanche, comme il entonnait ça ! Il avait des lu-

nettes d'or, je m'en souviens, et il vous regardait par-dessus, tout en chantant les louanges du Seigneur ; et quand il détonnait, la moitié de l'assemblée l'imitait… Ah ! c'était un rude homme. Quand on marchait derrière lui, avec ses beaux habits noirs et son grand chapeau mou, on était fier d'être fiancé avec un pareil beau-père… Pendant l'été, je retournai passer une quinzaine avec eux… Pourtant, il y avait un *hic,* dans l'histoire. Moi et Jane, nous voulions nous marier et nous installer bien vite chez nous. Mais le beau-père disait qu'il fallait d'abord que je me fasse une position assurée. C'est là qu'était le *hic*. En conséquence, quand j'arrivai pour passer les quinze jours avec eux, je me mis en tête de leur montrer que je n'étais pas un empoté et que je savais me servir de mes mains, vous comprenez ?

J'émis un grognement approbateur.

– Dans le fond de leur jardin, il y avait comme une sorte de parc abandonné. Alors, je dis au beau-père : « Pourquoi ne faites-vous pas construire des rochers ici ; ça serait gentil ? » – « Oui, mais ça coûte trop cher, » dit-il. « Ça ne vous coûtera pas un sou. Je m'y connais à la rocaille, je vais vous en faire une. » Vous comprenez, j'avais aidé mon frère quand il avait fait la sienne dans le jardin qui est derrière son auberge. « Je vais vous en faire une, dis-je au beau-père ; – je suis en vacances, c'est vrai ; mais voyez-vous, je déteste rester inactif. Je vais vous faire une rocaille épatante. » Bref, pour en finir, il accepte, et voilà comment j'ai trouvé le trésor.

– Quel trésor ? demandai-je.

– Quoi ? s'écria M. Brisher. Le trésor dont je vous parle et à cause duquel je ne me suis pas marié.

– Vraiment ?… Un trésor ?… Dans la terre ?…

– Oui, une fortune, un trésor enterré, comme tous les trésors, tous les véritables trésors, quoi !

M. Brisher me lança un coup d'œil singulièrement irrespectueux.

– Il n'était pas enterré à plus d'un pied de profondeur, jusqu'au couvercle, reprit-il. J'avais à peine eu le temps d'attraper soif quand je l'aperçus.

– Continuez, dis-je, je n'avais pas compris.

– Eh ! bien, aussitôt que j'eus touché la caisse, je me doutai que c'était un trésor. Une sorte d'instinct me le disait. Quelque chose me criait au dedans de moi : « La chance te favorise… Sois prudent ! Ne souffle mot. » C'est heureux que je connaisse les lois sur la découverte des trésors, sans cela je me serais mis à pousser des cris de paon. Vous savez, n'est-ce pas, que… ?

– Oui, c'est le fisc qui empoche, achevai-je. Continuez. Qu'avez-vous fait, alors ?

– Je dégageai tout le couvercle de la boîte. Il n'y avait personne dans le jardin, ni aux alentours. Jane aidait sa mère à faire le ménage. J'étais dans un état… je ne vous dis que ça ! Ne pouvant forcer la serrure, je fis une pesée sur les charnières… et le couvercle sauta ! Des pièces d'argent… tout plein ! Et brillantes. Je tremblais en les admirant. Mais juste à ce moment-là, ne voilà-t-il pas que le boueux arrive dans la cour derrière pour enlever les ordures. J'en perdis la respiration et je me dis que j'étais un fameux imbécile d'étaler cet argent-là au grand jour. Tout de suite après, voilà le voisin… qui était en vacances aussi… qui arrive dans son jardin et commence à arroser ses haricots. Ah ! s'il avait regardé par-dessus le treillage !

– Alors, qu'avez-vous fait ?

– Je refourrai bien vite le couvercle en place et le cachai sous quelques pelletées de terre, continuant à creuser un trou trois pas plus loin… J'étais comme un fou, et je riais tout seul, pour ainsi dire, en jetant la terre sur la caisse. Je vous le garantis, j'étais ahuri de ma veine. Je n'avais qu'une idée, ne pas souffler mot et c'est tout. « Un trésor, » que je me disais tout bas, « un trésor… Des centaines de livres, des centaines, des centaines de livres ! » Je me répétais ça tout bas et je piochais comme un nègre. Je ne pouvais pas m'empêcher de me figurer qu'on voyait la caisse, qui bombait là-dessous, comme les jambes sous le drap dans le lit, et j'entassais, par-dessus, toute la terre que je tirais de mon trou pour les fondations de la rocaille. Je transpirais, fallait voir… Et, au beau milieu de tout cela, voilà le beau-père qui s'amène. Il ne m'adressa pas la parole ; il resta derrière moi à me regarder sans bouger. Mais Jane m'a raconté qu'en rentrant à la maison, il lui dit : « Ton lascar, Jane (il m'appelait toujours son lascar), ton lascar m'a l'air de savoir par quel bout on prend l'ouvrage. » Le trou que j'avais creusé lui avait fait de l'impression, pour sûr.

– Quelles dimensions avait la caisse ? demandai-je.

– Quelles dimensions ? répéta M. Brisher.

– Oui… en longueur et en largeur ?

– Oh ! Environ large comme ça… et longue comme ça… fit M. Brisher, en indiquant une boîte de grandeur moyenne.

– Pleine ? questionnai-je.

– Pleine de pièces d'argent… de demi-couronnes, je crois.

– Pas possible ! m'écriai-je. Mais ça devait faire des centaines de livres !

– Des milliers ! rectifia M. Brisher, avec une sorte de calme mélancolique. Je l'ai calculé !

– Mais comment cette fortune était-elle venue là ?

– Tout ce que je sais, c'est que je l'ai trouvée ! Mais à l'époque, voilà comment je m'expliquai la chose. Le type qui possédait la maison avant le beau-père exerçait le métier de voleur. C'était ce qu'on appelle un cambrioleur de la haute… il avait cheval et voiture…

M. Brisher médita un instant sur les difficultés de l'art de conter et s'embarqua soudain sur une digression compliquée.

– Je ne sais plus si je vous ai dit que la maison avait appartenu à un voleur avant que le beau-père l'achète… un voleur qui avait dévalisé un train-poste, une fois, ça j'en suis sûr… Il me semblait que…

– C'est bien possible interrompis-je. Mais qu'avez-vous fait ?

– Je transpirais, affirma M. Brisher, au point que j'étais trempé des pieds à la tête. De toute la matinée, je n'en démarrai pas, travaillant en apparence à la rocaille, mais cherchant un moyen pour arrimer la cargaison. Je l'aurais bien dit au beau-père, seulement je doutais de son honnêteté… J'avais peur qu'il subtilise la caisse pour la remettre aux autorités. En outre, comme j'allais entrer dans la famille, je pensais qu'il valait mieux que cet argent-là y entre avec moi… ça me mettrait sur un meilleur pied, vous comprenez ? Bref, j'avais encore trois jours à passer là ; pas besoin de se presser, par conséquent. Et je continuai à bêcher et à recouvrir la caisse, me creusant la cervelle pour trouver le moyen de mettre la main sur l'argent. Seulement, je n'y arrivais pas.

Après une pause qui lui permit d'avaler quelques lampées de liquide, M. Brisher reprit :

– Je réfléchissais et je réfléchissais… Même qu'un moment, j'en arrivai à me demander si j'avais bien, oui ou non, vu la caisse. Alors, j'y retournai, rejetai la terre, et je soulevais le couvercle comme la mère de Jane venait dans le jardin étendre du linge. Vous pensez si je sursautai !… Plus tard, je songeai à y glisser un nouveau coup d'œil, quand Jane accourut me dire que le déjeuner était prêt : « Vous devez avoir faim, après avoir creusé un trou pareil », me dit-elle. Je fus tout ahuri pendant le déjeuner, me demandant si le voisin n'avait pas enjambé le treillage pour remplir ses poches, mais, dans l'après-midi, mon inquiétude se calma. Je me disais que la caisse devait être enterrée là depuis longtemps et qu'elle pouvait bien y rester sans danger quelques jours de plus. J'essayai d'amener un brin de discussion pour tirer les vers du nez du bonhomme et savoir ce qu'il pensait des trouvailles de trésor.

M. Brisher se tut, et feignit d'être amusé par ce souvenir.

– Le vieux était une crapule, dit-il, une véritable crapule !

– Hé quoi ! m'écriai-je. Est-ce qu'il… ?

– C'est comme ça ! assura M. Brisher, posant amicalement la main sur mon bras et me soufflant son haleine en pleine figure, pour me calmer. – Pour lui tirer les vers du nez, je racontai l'histoire d'un copain, soi-disant, qui aurait trouvé une pièce d'or dans un pardessus qu'il avait emprunté. Je prétendis qu'il avait gardé la pièce pour lui, et je dis que je n'étais pas sûr si c'était bien ou mal. Là-dessus, le vieux monta sur ses grands chevaux. Ah ! Seigneur, ce qu'il m'en débita ! – Et M. Brisher manifesta un amusement peu sincère. – Il s'y entendait, le bonhomme, à vous dire vos quatre vérités ! C'était bien là, naturel-

lement, le genre d'amis que je pouvais avoir. Il s'attendait naturellement à une pareille conduite de la part de l'ami d'un propre à rien qui s'amourachait des filles qui ne lui appartenaient pas… Et tout le tralala ! Je ne pourrais vous répéter la moitié de ce qu'il baragouina. Il se permit des insolences outrageantes, et moi je les endurai, pour lui tirer les vers du nez. « Alors, que je lui dis, vous ne garderiez pas une pièce de monnaie que vous ramasseriez dans la rue ? » – « Certainement non, qu'il riposte, certainement non que je ne la garderais pas. » – « Mais, cependant, si c'était une trouvaille, sans savoir à qui elle appartient. » – « Jeune homme ! il y a sur ce sujet une opinion plus autorisée que la mienne : Rendez à César… » Je ne sais plus la fin. Bref, il la savait par cœur, lui ! Il s'y entendait, le vieux, à vous assommer à coups de phrases de la Bible. Et il ne tarissait plus. Il finit par me lâcher des boniments tels que la moutarde me monta au nez. J'avais promis à Jane de ne jamais lui tenir tête, mais ça passait la mesure. Je me rebiffai, et alors…

Au moyen de grimaces énigmatiques, M. Brisher essaya de me faire croire qu'il avait eu le dessus, dans la discussion. Mais ma conviction était faite.

– J'étais furibard et je sortis dans le jardin, mais pas avant d'être sûr qu'il me faudrait emporter tout seul le trésor. Ce qui me soutenait, c'était de penser que je le ferais bien changer d'avis quand j'aurais l'argent…

Un long silence suivit ces paroles.

– Eh ! bien, vous ne le croiriez pas, mais, pendant les trois jours, je ne pus une seule fois revoir le bienheureux trésor. Il y eut toujours quelque chose… toujours. C'est étonnant que personne n'y songe ! Trouver un trésor, ça n'a rien d'extraordinaire ; le difficile, c'est de l'escamoter. Je ne crois pas que j'aie fermé l'œil un seul instant pendant ces trois nuits-là. Je ruminais comment je l'enlèverais, ce trésor, ce que j'en ferais,

comment j'expliquerais ma fortune. J'en étais malade, positivement. Dans la journée, je paraissais si drôle, si stupide que Jane prit la mouche. « Vous n'êtes pas du tout comme vous étiez à Londres, » me disait-elle, à tout moment. J'essayai de rejeter ça sur le dos de son père et de ses boniments, mais, je t'en moque, ça ne prenait pas. Est-ce qu'elle ne s'imagina pas que j'avais des idées sur une autre ! Elle me reprocha de lui être infidèle. Bref, on se disputa et on se bouda. Mais j'étais tellement absorbé par le trésor, que je ne faisais pas attention à ce qu'elle disait… À la fin, je combinai mon plan. J'ai toujours été bon pour combiner des plans, mais pour les exécuter ça n'est pas autant dans mes cordes. J'y réfléchis comme il faut et je me décidai. D'abord, je me promettais de remplir mes poches de ces demi-couronnes, vous comprenez, et ensuite… comme je vais vous dire.

Il respira et s'humecta le gosier.

– Bref, je me rendis à l'évidence que je n'étais pas en état d'ouvrir mon trésor en plein jour. Aussi, j'attendis la dernière nuit avant mon départ, et alors quand tout le monde fut endormi, je me levai pour aller remplir mes poches. Mais, en traversant la cuisine, patatras, je culbute sur un seau vide. Le beau-père dégringola avec un fusil… Il avait le sommeil léger, le vieux, et il était très méfiant. Me voilà pris… je lui expliquai que j'étais venu boire un coup à la pompe, parce que l'eau de ma carafe était chaude. Mais vous pensez bien qu'il ne me lâcha pas sans me flanquer quelques textes bibliques par la figure…

– Et après cela, vous n'avez… commençai-je.

– Une minute ! répliqua M. Brisher. Donc, j'avais combiné mon plan… La culbute dans le seau le dérangeait bien un peu, mais sans désorganiser l'ensemble. Le lendemain matin, j'allai terminer la rocaille, comme s'il n'y avait pas de beau-père gêneur au monde. Je cimentai les pierres, les barbouillai de vert

pour imiter la mousse, etc.... Et à la place où il y avait la caisse, je renversai le pot de vert. Toute la maisonnée vint admirer mon ouvrage et ils convenaient tous que c'était très joli... Le vieux s'adoucit avec moi, et, pour tout compliment, il me dit : « C'est fâcheux que vous ne puissiez pas toujours travailler comme cela, parce que vous réussiriez bien à trouver une position stable. » Oui, que je lui réponds, sans pouvoir m'en empêcher, oui, elle vaut une fortune pour moi, cette rocaille, que je lui dis comme ça. Vous saisissez ? Elle vaut une fortune, ça voulait dire...

– Je saisis bien, assurai-je, car M. Brisher est enclin malheureusement à insister par trop sur ses traits d'esprit.

– Il ne saisissait pas, lui, reprit M. Brisher, du moins, pas à ce moment-là. Bref, après tout cela, je me mets en route pour rentrer à Londres, déclara M. Brisher avec une animation soudaine, lançant sa tête en avant jusque sous mon nez. Pas si bête ! Qu'en pensez-vous ?... Je n'allai pas plus loin que Colchester... pas un pas de plus... J'avais caché la bêche en un endroit où je pouvais la retrouver facilement. Je louai une petite voiture à Colchester sous le prétexte de me rendre à Ipswich pour y passer la nuit et revenir le lendemain matin. Le loueur me fit laisser deux livres sterling d'arrhes et je filai. Je n'allai pas plus à Ipswich qu'à Londres. À minuit, le cheval et la voiture étaient attachés, à une centaine de pas, sur la route qui passait devant la maison du beau-père et je m'attelai à l'exécution de mon plan. C'était la nuit qu'il fallait pour ça, avec un ciel couvert, mais un peu trop chaude et de tous les côtés des éclairs... Bientôt l'orage éclata... ça se mit à tomber à verse, d'abord de grosses gouttes qui s'aplatissaient en sifflant, puis des grêlons. Je m'acharnai à piocher ferme ; je ne me figurai pas que le vieux pouvait entendre. Je ne pris même pas la peine de ne pas faire de bruit avec la bêche... Le tonnerre, les éclairs et la grêle me mettaient la tête à l'envers. J'aurais chanté, que je n'en serais pas étonné. J'y allais de si bon cœur que je ne pensais ni à

l'orage, ni au cheval, ni à la voiture. Bientôt, j'eus dégagé la caisse de tous les côtés…

– Lourde ? fis-je.

– Je n'étais pas plus capable de la soulever que de voler dans les airs. J'en aurais pleuré. Ça ne m'était pas venu à l'idée. Je m'affolai, je jurai, je vous assure, et des jurons sérieux ! Je ne songeai pas sur le moment à diviser la charge, et, même dans ce cas, je n'aurais pas pu transporter de l'argent comme cela, en vue, dans la voiture. Je réussis, à force d'acharnement, à soulever un coin de la caisse et la voilà qui bascule et qui déverse tout son contenu dans le trou avec un bruit infernal. Une avalanche de pièces d'argent ! Et alors, patatras, un éclair, un coup de tonnerre, on se serait cru en plein jour, et la porte de la maison qui s'ouvre et le beau-père qui s'avance dans le jardin avec son maudit vieux fusil… Il n'était pas à cent pas. Je fus si interloqué, vous pouvez me croire, que je ne réfléchis pas à ce que je faisais. Je ne restai pas là une seconde de plus… pas même le temps de remplir mes poches. Je sautai d'un bond par dessus le treillage, et courus comme un lapin dans la direction de la voiture, sacrant et jurant… J'étais dans un état !… Eh ! bien, vous me croirez si vous voulez, quand j'arrivai à l'endroit où j'avais laissé le cheval et la carriole, il n'y avait plus rien ! Partis ! Quand je vis cela, je n'avais plus un juron de reste pour la circonstance. Je me mis à danser sur la route et quand j'eus assez dansé, je pris le chemin de Londres… J'étais refait !

– Et alors ? questionnai-je.

– C'est tout, déclara laconiquement M. Brisher.

– Vous n'y êtes pas retourné ?

– Pensez-vous ? J'en avais assez de ce satané trésor, pour quelque temps au moins. De plus, je savais à quoi on s'expose

en essayant d'escamoter un trésor trouvé. Sur le champ, je filai sur Londres sans demander mon reste…

– Et vous n'y êtes jamais retourné ?

– Jamais.

– Et Jane ? Lui avez-vous écrit ?

– Trois fois, pour sonder le terrain. Mais pas de réponse. Nous nous étions quittés après une brouille causée par sa jalousie. De sorte que je ne pouvais pas bien démêler ce que son silence signifiait… Je ne savais que faire. J'ignorais même si le beau-père m'avait reconnu. Je surveillai les journaux pour voir quand il remettrait le trésor aux autorités, comme je supposais qu'il le ferait, vu qu'il avait toujours été si respectable.

– Et il le remit ?

M. Brisher fit une moue expressive et secoua la tête lentement de gauche à droite et de droite à gauche, plusieurs fois.

– Pas de danger ! dit-il. Mais Jane était gentille, une fille absolument gentille, pour sûr, malgré sa jalousie, et je pensais retourner la trouver, au bout de quelque temps. Je me disais que si le beau-père gardait le trésor, j'aurais en quelque sorte barre sur lui… Bref, un jour que je regardais dans la rubrique Colchester, je trouve son nom… Mais devinez pourquoi ?

Le problème dépassait ma perspicacité. La voix de M. Brisher s'adoucit jusqu'à n'être plus qu'un murmure, et, il parla à l'abri de sa main. Une joie véritable, cette fois se répandit sur toute sa personne.

– Émission de fausse monnaie… de fausse monnaie !

– Mais alors ?

– Oui, c'est cela. Fausses ! et on en fit un procès fameux. Mais ils le clouèrent, à la fin, bien qu'il se fût défendu comme un beau diable. L'enquête prouva qu'il avait réussi à faire passer… oh !… presque une douzaine de demi-couronnes fausses…

– Et vous n'avez pas dit que ?…

– Pensez-vous ?… ça ne le servit guère non plus de raconter que c'était un trésor qu'il avait trouvé.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Octobre 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Catherine, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.